



JOCELYNE CAZIN

*l'ose*

**DÉRANGER**

Préfaces de Marie-Mai  
et d'Éric Salvail

JOCELYNE CAZIN

*J'ose*

**DÉRANGER**

## Préface

Marie-Mai, chanteuse

### **Oser rêver**

Au cours de notre vie, nous sommes toujours en quête de quelque chose : d'un avenir, d'amour, de bonheur... voire de soi-même. Toutefois, j'entends trop souvent qu'il faut se satisfaire de ce qu'on a, qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, que ceux qui réussissent sont « chanceux » et que ce que je vis, ça n'arrive pas à tout le monde.

Ces discours limitatifs et répétés nous amènent progressivement à dévaloriser nos aspirations les plus profondes et parfois même à éteindre nos rêves afin de ne pas être déçu par des attentes irréalistes.

Le rêve est souvent considéré comme quelque chose d'abstrait, d'irréel, de non palpable puisqu'il est d'abord issu de notre imaginaire. Pourtant, en regardant tout le chemin parcouru, je m'aperçois que TOUT de ma vie est basé sur un seul rêve ; un rêve qui m'a habitée sans cesse, un rêve tellement présent que parfois j'avais l'impression de pouvoir le toucher.

Mon rêve de chanter m'a hantée. Obsédée même. Il m'a aussi aidée à passer au travers des périodes difficiles parce que, en moments de doute, j'ai toujours pu m'y accrocher.

Ce rêve a pris toute la place, jour et nuit, pendant des années. Jusqu'à ce que je décide que j'en avais assez de rêver toute seule chez moi. Tout a changé la journée où j'ai décidé de le faire devenir réalité.

Je n'ai pas la pensée magique... Rien n'arrive « comme par magie ». La magie, c'est pour les magiciens. Et elle n'est trop souvent qu'une illusion ! Non, le rêve est partout, aussi flou que précis, aussi doux que puissant.

Nous avons tous la capacité, le goût et le droit de rêver. Pourquoi s'arrêter là ? Il faut oser !

Tout part de soi, de notre résilience, de notre volonté, de notre habileté à croire, à travailler et à se laisser aller au pouvoir de la visualisation.

Oser, rompre les chaînes, trouver la force et le courage, voilà précisément ce que m'inspire Jocelyne Cazin. J'avais eu l'opportunité de la rencontrer en 2007 lors de l'inauguration du Centre de formation dans les arts de la scène de la Maison des jeunes Kekpart. J'apprécie particulièrement le fait qu'elle soit la marraine de cet établissement qui a pour objectif de prévenir la délinquance juvénile et le décrochage scolaire auprès des jeunes de quatorze à vingt et un ans. Son investissement pour la lutte contre la sclérose en plaques ou encore pour la prévention du suicide traduisent son incroyable générosité. Jocelyne, ton parcours, tes combats sont une source d'inspiration. Comme une force pour tous ceux qui se sentent enfin prêts à oser !

C'est à nous de choisir de vouloir vivre autrement, de ne pas laisser le monde peindre une image

de nous qui ne nous ressemble pas, qui est moins belle ou moins grande que ce que nous voyons en nous-même.

Le rêve se vit, il se partage.

C'est à nous d'oser... Osez rêver!!!

Marie-Mai,  
août 2014



## Préface

Éric Salvail, animateur et producteur

### **Oser**

Oser est un mot de quatre lettres qu'il n'est pas mal vu de dire, mais très (trop) souvent incongru de faire. Parfois, oser n'est rien. Comme raconter l'histoire des 101 dalmatiens à un enfant en disant qu'ils sont seulement trois. Parfois, c'est plus compliqué. Comme mettre sa maison en garantie, avec ses meubles, ses shorts et son chien pour un projet auquel personne ne croit, même pas le chien. Et c'est parfois finir couché sur le plancher, les bras en croix, mort de peur, à pleurer comme un bébé... ou en boule, dans un coin, muet et vidé.

Parce que oser fait peur.

Comme mon amie Jocelyne, j'ai toujours osé. Chaque fois que mes gestes d'audace m'ont rendu victorieux, j'ai été qualifié de brillant et d'ingénieur. Chaque échec m'a baptisé de « téméraire » ou de « dangereux ».

Parce que oser est risqué.

Mais pour oser, il faut être motivé, il faut un élément déclencheur. On ose parfois par écœurement. On ose souvent par goût du risque, pour se sentir plus vivant, mais on ose toujours parce que c'est ce que l'on doit faire, irrémédiablement, comme une pulsion qui vient du dedans. Autrement, ça ferait plus mal que de ne pas le faire.

Parce que oser est nécessaire.

Je me joins à Jocelyne pour vous dire d'oser. D'oser déranger. J'ose vous dire quoi faire. Je ne vous dis pas : « Allez-y, osez ! Il n'y a rien à craindre ! » Je vous dis : « Osez, il y a tout à gagner ! »

Éric Salvail,  
août 2014

## Avant-propos

**J**'ose, avec ce livre, venir vous déranger. « Une fois de plus », diront certains ! ☺

Oui ! Parce que, paraît-il, j'ai des choses à raconter qui pourraient peut-être vous intéresser. Non, ce n'est pas une biographie. Pas tout à fait. Je n'en suis pas là.

J'ai osé plonger dans l'univers des mots afin de vous raconter mes expériences professionnelles et personnelles. Rien de doctrinaire ou de dogmatique. Seulement des expériences de vie qui vous révéleront des facettes de ma personne, qui vous étonneront parfois. Mais, dans mes propos, vous reconnaîtrez toute la détermination et la passion qui m'animent depuis plus de soixante ans.

Cette détermination et cette passion sont ce que vous avez surtout connu de moi, à l'époque où j'animais l'émission *J.E.* Ces traits de caractère m'ont aidée à foncer et parfois même à défoncer certaines

portes blindées. Plus d'une fois, dans mon parcours, j'ai dérangé. Ce qui m'a valu le sobriquet de *pitbull de l'information* et même de *fouille-merde*. Mon acharnement, fort utile en journalisme, m'accompagne encore de temps à autre... ce qui n'est pas toujours heureux, je l'admets.

\* \* \*

C'est là le sujet de ce livre : je vous propose d'oser être et d'oser faire.

Oser, parfois, sans modération. J'en ai payé le prix à l'occasion, parce que ma passion n'a pas toujours été guidée par dame sagesse, mais plutôt par mon impulsivité.

Autant que possible, aujourd'hui, j'apprends à aller de l'avant, avec plus de nuance et de sérénité. Toutefois, je demeure un *work in progress*. ☺

Depuis plusieurs années, je tente de brasser la cage, comme animatrice, conférencière ou bénévole. Par mes implications, j'essaie d'encourager jeunes et moins jeunes à foncer et à aller de l'avant, pour vivre librement et ainsi refuser l'esclavage auquel nous condamne le jugement d'autrui. Ce livre se veut un encouragement à l'authenticité.

Je souhaite ici faire la démonstration qu'il est possible de se relever, de marcher la tête haute et d'être fier. La somme de mes actions m'a prouvé que le jeu en valait la chandelle.

Ainsi, chacun des chapitres vous encouragera dans cette démarche qui m'est si précieuse : ce grand désir de se libérer du regard des autres afin de vivre le plus librement possible. Ce qui signifie être de moins en moins esclave de ses passions ou de ses désirs.

De la retraite à la responsabilisation, en passant par le bénévolat et la jeunesse, et en vous révélant mes relations ardues avec ma mère, je vous invite à mieux comprendre ce qui m’anime, ce qui m’allume ou ce qui me choque, parfois.

Chaque épreuve, chaque événement modulent notre parcours. Les deuils aussi. Ils ont éprouvé mon existence plus d’une fois ; pas simple de les accepter, encore moins de les raconter. Pourtant, ils touchent toutes les facettes de nos vies. La mort de mon collègue et ami Gaétan Girouard a marqué tout le Québec et, même après toutes ces années, on me fait comprendre que je ne peux oublier. Les deuils ne sont pas que physiques : l’emploi, les amis et la jeunesse sont autant de deuils qu’il m’a fallu apprivoiser.

\* \* \*

Avec le recul, j’admets toutefois que je n’ai pas le bonheur facile. Il me faut le travailler constamment. Mes angoisses viennent encore trop souvent me torturer. Dans ce livre, je vous en révèle quelques-unes dans l’unique espoir, et sans prétention, de vous épargner des souffrances inutiles.

De plus en plus en harmonie avec moi-même, je demeure en constante évolution. Intense, la madame ! Oui ! Je m’assume. C’est pourquoi je garde mon sens de l’émerveillement. C’est pourquoi, surtout, j’ai choisi la vie.



## Mes chemins vers la retraite

### **Ma retraite ? Quelle retraite !**

Moi, à la retraite ? Quelle horreur ! Comment osez-vous me dire que je suis à la retraite ! Regardez mon emploi du temps et vous verrez que je suis loin d'être « en retrait ». D'ailleurs, je ne me sens aucun point commun avec ces synonymes qui évoquent une mise au rancart : non-activité, cloître, retrait, débandade<sup>1</sup>. C'est loin d'être mon cas.

Quand on me dit – et on me le dit souvent – « Madame Cazin, je pensais que vous étiez à la retraite ! », je réponds en souriant : « Ce n'est pas parce que je suis à la retraite que je suis en retrait. » De plus, je cumule des gènes de prédisposition : ma grand-mère paternelle a traversé deux siècles, jusqu'à l'âge honorable de cent ans et deux mois.

---

1 Selon le dictionnaire de la langue française de l'internaute : <http://bit.ly/1n4lbKA>.

Ma mère fut un modèle de santé durant quatre-vingt-quatre années. Et si ma génétique m'avantage, j'ai de bonnes chances d'imiter notamment les Janine Sutto, Denise Filiatrault et Janette Bertrand, toutes des modèles de femmes actives.

On comprend qu'au *xxi*<sup>e</sup> siècle, il faut redéfinir le mot « retraite ». Depuis une décennie, l'espérance de vie des Québécois s'est allongée en moyenne de plus de deux ans et demi. Les hommes vivent maintenant jusqu'à 78,89 ans, et les femmes jusqu'à 84,21 ans<sup>2</sup>. Cependant, si on vit plus vieux, peut-on espérer vivre plus en forme, et donc être plus actif?

C'est exactement ce que je m'emploie à faire depuis mon départ de TVA, en 2008.

C'est terminé, les *has been*, les ringards. À une époque pas si lointaine, lorsqu'une personne prenait sa retraite, on la considérait systématiquement comme dépassée. Depuis, la situation a bien changé. Les perspectives, pour les baby-boomers, sont multiples. Surtout au Québec.

La génération des 50-65 ans a bien profité de la vie, et certains d'entre eux ont même renoncé à la maternité et la paternité pour en profiter davantage. Le féminisme des années 1970 a bouleversé les manières de vivre et les mentalités. On ne voulait pas imiter nos parents avec leurs très – et souvent trop – grosses familles. Résultat de cette baisse de natalité au Québec, il manque maintenant des têtes et des bras dans une multitude de domaines professionnels<sup>3</sup>. Et même si de nombreux boomers ont pris une retraite parfois hâtive, plusieurs d'entre

2 Extraits de l'analyse actuarielle du Régime des rentes du Québec, CQFF (Centre québécois de formation en fiscalité) au 31 décembre 2012: <http://bit.ly/XYSAkj>.

3 *Les Carrières d'avenir 2014*, Les Éditions Jobboom, Montréal, 2014, 282 pages.

eux – dont je fais partie – ont choisi de rester actifs en acceptant des contrats temporaires ou en s’impliquant dans diverses activités, comme le bénévolat.

Pour bien saisir mes choix et mes décisions, je vous propose un petit retour en arrière. Vous pourrez ainsi mieux comprendre la personne que j’ai été, que je suis et que j’espère devenir. J’ose me confier, parfois sans filtre. Plus encore, à la relecture de certaines de mes confidences, j’ai décidé de faire face à la musique et d’oser *déranger*.

### **Un chemin pavé d’embûches**

Au début des années 1980, Alain Gravel, journaliste et animateur reconnu pour ses enquêtes fouillées, m’avait surnommée « la fatigante la plus sympathique en ville ». Et il avait ajouté : « Mais *cliff* que t’es fatigante. » Nous étions alors collègues à CKAC-Télémedia. À cette époque, il me fallait continuellement faire mes preuves.

Mes compagnons de travail ne lâchaient pas le morceau facilement. Le morceau étant cette jeune journaliste qui bossait jour et nuit, remplaçant chacun afin de prouver à tous qu’elle pouvait faire aussi bien que ses collègues masculins, afin d’être « un gars de la gang ».

Que de pleurs et de grincements de dents ! Encore aujourd’hui, il m’arrive de me demander ce qui a bien pu me pousser à continuer, tellement les écorchures<sup>4</sup> me déchiraient l’âme et le cœur.

Toute ma vie professionnelle, j’ai travaillé dans un climat de tension. Pendant plus de trente ans, mon univers gravitait autour d’une seule mission : gagner ma vie à chercher les mauvaises nouvelles.

---

4 Voir la section « Le deuil de mes illusions », p. 218.

À l'époque où j'animais l'émission *J.E.*, à TVA, rien ne me réjouissait plus que l'estampe du *J.E. réglé* à la fin d'un reportage. Mais que de stress et d'angoisse pour une heure d'émission hebdomadaire, à laquelle s'ajoutait l'émission quotidienne *J.E. en direct*! Je ne faisais, rien à la légère. Gaétan Girouard et moi partagions la même passion pour ce travail. Ces émissions nécessitaient plus de soixante-quinze heures de dur labeur par semaine. Parce que j'insistais pour obtenir les bonnes réponses, on m'a affublée du sobriquet pas très flatteur de *pitbull de l'information*. Peut-être aurais-je dû m'en vexer. Au contraire, j'étais heureuse de faire mon effet pour la bonne cause. Maintenant que je n'ai plus à me soumettre à cette obligation de performance, je tente tant bien que mal de retirer ce costume, mais on ne se défait pas d'une réputation si facilement...

### **Un jour, j'ai réalisé que j'avancais en âge**

Au début de la cinquantaine, le suicide de mon collègue et ami Gaétan Girouard et l'arrivée simultanée de la ménopause m'ont obligée à considérer des changements importants dans ma carrière. Impatience, turbulence physique, agressivité, irritabilité, prise de poids et bouffées de chaleur... tous se sont donné le mot pour m'intimider et me forcer à faire des choix pour la suite de ma vie professionnelle. De faux choix, en réalité.

Pourtant, après la mort de Gaétan, je suis demeurée à la barre de *J.E.* encore deux ans, soit jusqu'en 2001. Cette année-là, avant de craquer, j'ai dit à mes patrons que j'en avais assez. Il me fallait quitter cette émission qui, malgré l'absence de Gaétan, demeurait numéro un avec plus d'un

million de téléspectateurs chaque semaine. Je devais à tout prix préserver ma santé physique et mentale.

La direction de TVA m'a alors proposé d'animer une émission quotidienne, le midi : *Dans la mire.com*. D'accord, ai-je dit, mais à la condition de réduire mon temps de travail à quatre jours par semaine. Sans trop m'en rendre compte, j'étais en train de préparer, graduellement, ma retraite.

Quatre ans plus tard, je frappais une fois de plus à la porte du vice-président de TVA. À nouveau cette fatigue intérieure, et à nouveau ce stress qui recommençait à m'énerver et à énerver les autres. Encore une fois, on ne m'a pas laissée tomber. Le patron m'a offert un poste d'éditorialiste à la chaîne de nouvelles LCN. Une offre intéressante, croyais-je, à la condition cette fois d'y faire trois jours par semaine.

Durant cette période, j'essayais d'exprimer mon opinion sur tous les sujets d'actualité. Mais me mouiller, critiquer et frapper sur tout ce qui bouge presque quotidiennement est un art que je ne réussissais plus à maîtriser suffisamment pour m'inciter à poursuivre. Les contrecoups de la ménopause s'en sont mêlés, et j'ai compris qu'il était temps pour moi de me retirer. Non sans peine, je dois l'admettre.

À cinquante-sept ans, après trois ans d'éditoriaux, j'ai annoncé à mes employeurs que je quittais la chaîne, ne voyant pas d'autre issue heureuse. Trente-six mois trop tôt pour tirer pleinement avantage de mon fonds de pension. Ce qu'ils avaient à m'offrir pour me garder à l'antenne ne me plaisait guère.

Ma petite voix intérieure me disait : « Tu te prends pour qui, ma Jocelyne ? Pour une millionnaire ? » Non, mais pour quelqu'un qui voulait retrouver sa

sérénité et qui désirait garder sa passion, son sens de l'émerveillement. Garder mon emploi juste pour attendre une pleine pension me faisait craindre de m'éteindre doucement, mais assurément. Je ne voulais pas être de cette pâte-là.

### **Pas si simple...**

Avant d'oser annoncer ma décision de quitter TVA, où j'ai servi pendant vingt-quatre ans, j'ai dû passer au travers des angoisses les plus folles, ayant notamment comme résultat d'intenses poussées de psoriasis. Pour dissiper le doute qui m'habite depuis ma tendre enfance – ce *double obscur*<sup>5</sup>, celui qui tente de déstabiliser votre base si elle n'est pas solide au départ – et pour m'assurer de faire le bon choix, j'ai longuement évalué les conséquences financières et psychologiques de ma décision.

Financièrement, cette réflexion était importante car je ne voulais pas faire partie des statistiques : 17% des cinquante-cinq ans et plus ont des dettes de plus de 100 000 dollars, le tiers des Canadiens sont encore endettés lorsqu'ils prennent leur retraite<sup>6</sup> et, de 1996 à 2008, le nombre de personnes âgées passant sous le seuil de faible revenu a augmenté de 4,6 à 12,3%<sup>7</sup>.

\* \* \*

À une certaine époque de ma vie, ma mère m'énervait lorsqu'elle m'incitait à rembourser toutes mes dettes : « Pas de dettes, tu es riche, ma fille. » Ce n'est

5 Fisher, Marc, *Le Golfeur et le Millionnaire*, Québec Amérique, 1996.

6 <http://bit.ly/1qNRxKA>.

7 La situation financière des aînés : IRIS (Institut de recherche et d'informations socio-économiques) : <http://bit.ly/1muFSVd>, p. 1.

pourtant qu'à l'aube de la quarantaine qu'une certaine sagesse m'a courtisée. Heureusement pour moi, car j'aurais peut-être piteusement fait partie de ces statistiques. Ma grande insécurité ne m'aurait toutefois pas amenée dans cette sombre perspective, mais on ne sait jamais...

Pendant plusieurs mois, j'ai réfléchi, j'ai demandé conseil à des experts financiers. Je calculais. Je voulais garder mon train de vie habituel sans avoir à me serrer la ceinture outre mesure. Peut-être est-ce une question de génération, mais ma mère a grandement contribué à m'inculquer cette insécurité financière.

« La peur de vivre, c'est préférer rester dans  
un malheur connu plutôt que de changer  
et de chercher un bonheur inconnu. »

Bernadette Picazo

Je l'admets, j'étais parfois affolée par ce « bonheur inconnu », comme le souligne si bien Bernadette Picazo dans son livre *Pour en finir avec l'emprise du stress*<sup>8</sup> ; une invitation à Vivre avec un grand V.

Dès que ma décision a été prise, je me suis amusée avec les mots et, lorsqu'on tentait de m'accoler le profil de retraitée, je répliquais : « Je suis en pause plaisir, pas sur pause, mais sur play-sir. » Ma tirade décroche un sourire à chaque coup. ☺

Avant d'y arriver, j'ai quand même dû passer en revue ma vie personnelle et professionnelle auprès d'un psychologue. Celui-là même qui m'avait aidée à me sortir de mes tourments professionnels lors de mes dernières années à TVA. Il m'a demandé : « Es-tu

<sup>8</sup> Picazo, Bernadette, *Pour en finir avec l'emprise du stress*, Paris, Éditions Chiron, 2008.

prête à te fondre dans la foule après plus de trente ans sous les feux de la rampe ? » Ouf ! C'était une des grandes questions à laquelle il me fallait trouver une réponse rapidement, et très honnêtement.

Une fois ma décision prise, je suis entrée dans le bureau du vice-président sans l'ombre d'un doute. Je me souviens même de ce sourire un peu niais qui collait à mes lèvres après avoir serré la main du patron. Il ne me restait plus que quelques mois à devoir être performante, par obligation, par souci du devoir à accomplir.

Puis, le 10 juin 2008, les collègues de travail, les anciens de *J.E.* et de l'émission *Dans la mire.com* et le président se sont réunis pour me saluer. Certains enviaient ma « Liberté 57<sup>9</sup> », d'autres triomphaient de me voir enfin partir... Eh oui ! Un jour, une de mes recherchistes m'avait clairement exprimé qu'il était temps que je laisse la place aux plus jeunes. Que voulez-vous ! Certains ne se distinguent que grâce à la disparition des autres.

Une fois les collègues disparus et le premier pas vers la sortie franchi, j'ai dû commencer à reconstruire ma vie. Je devais aller voir ailleurs, dans l'acceptation et non dans la résignation. Une différence fondamentale...

\* \* \*

J'ai une grande admiration pour les athlètes olympiques qui ont consacré toute leur jeunesse à une seule discipline. Leur existence ne tourne qu'autour d'un seul pôle pendant quinze ou vingt ans.

---

9 Expression inspirée de « Liberté 55 », slogan d'une entreprise spécialisée en gestion de placements, dans les années 1990.

Lorsqu'ils arrivent à l'âge de la retraite sportive, ils doivent apprendre à vivre autrement. Une tâche extrême pour des gens d'exception.

Dans le livre *Passages obligés*<sup>10</sup>, Marc Gagnon, un des grands médaillés olympiques canadiens, révèle : « J'ai commencé ma vie avec une passion et je l'ai eue pendant toutes ces années. Quand je me suis arrêté, j'ai dû recommencer ma vie à zéro et essayer de trouver une autre passion. [...] J'ai compris que la plus grande richesse, c'est de faire ce que l'on aime dans la vie. [...] Il me fallait trouver des choses dans lesquelles je pouvais m'investir à 100% [...]. On aurait dit que j'étais incapable de m'investir totalement ailleurs et que je manquais aussi de motivation. J'avais tout simplement un deuil à faire. »

Tout comme les sportifs de haut niveau, partir à la retraite signifie faire le deuil de son emploi. En ce qui me concerne, cette étape de la vie s'est vécue assez facilement. Je m'y étais tellement préparée. La résilience – terme à la mode – est ce qui se rapproche le plus de ce que j'ai pu vivre en 2008, lorsque j'ai passé pour la dernière fois, comme employée, la porte du plus important réseau de télévision francophone privé en Amérique.

Faire le deuil de son emploi, c'est aussi devoir apprendre à se détacher de ses collègues, certains étant devenus des amis. On a beau se dire qu'on ira dîner ensemble, qu'on se reverra... comme chantait Dalida : « Parole, parole, parole... » Il m'a donc fallu apprendre une fois de plus à me détacher, à m'adapter.

10 Michaud, Josérito, *Passages obligés*, Montréal, Les Éditions Libre Expression, 2006, p. 92 à 100.

**JOCELYNE CAZIN** a toujours été l'image même de la femme **INTENSE, PASSIONNÉE** et **DÉTERMINÉE** qui profite pleinement de la vie. Depuis qu'elle a quitté TVA en 2008, **RIEN NE L'ARRÊTE** : conférences, fondations, implications sociales, vol en CF-18... Elle a même reçu plusieurs sollicitations pour sauter dans l'arène politique.

Plutôt que de s'impliquer politiquement, elle a choisi d'aider les gens à sa manière. En misant sur sa grande gueule, Jocelyne Cazin ose *déranger*; elle s'affirme, s'impatiente, veut faire avancer la société et souhaite que ses lecteurs fassent leur part.

Riche d'un vécu considérable, elle donne des conférences à partir desquelles ce livre s'inspire. Dans *J'ose déranger*, elle aborde les thèmes de la retraite, du bénévolat, de la relève, de la responsabilisation, de la vieillesse, du décrochage, des deuils et de sa relation difficile avec sa mère avec toute la franchise et l'humanité qu'on lui connaît, en s'appuyant sur des exemples pertinents tirés de son expérience, tant personnelle que professionnelle.

D'origine française, Jocelyne Cazin est arrivée au Canada en 1952. Elle a travaillé pendant de nombreuses années à la radio, notamment à CKAC-Télémedia, où elle est devenue la première femme à couvrir les faits divers à Montréal. Récipiendiaire du prix Judith-Jasmin pour le meilleur reportage radio en 1985, elle est entrée au réseau TVA la même année et a collaboré aux émissions suivantes: *Le Match de la vie*, *Salut Bonjour*, *Les Nouvelles TVA*, *J.E., J.E. en direct* et *Dans la mire.com*. Avec *J'ose déranger*, Jocelyne Cazin signe son premier livre.



L'auteure remettra une partie des redevances de ce livre à des causes qu'elle soutient.

[www.facebook.com/jocelynecazinprofessionnel](http://www.facebook.com/jocelynecazinprofessionnel)